

SYMBOLISME DE L'ATTITUDE

L'attitude du corps est à la pensée intuitive ce que la parole est à la pensée conceptuelle. Lorsque celle-ci s'arrête, impuissante, celle-là avance, silencieuse.

Pour qui a entrevu la réalité de l'Esprit, le monde entier (matière et pensée) devient ombre et reflet, signe et symbole, instrument et tremplin. Muet devant l'ineffable, l'homme se prosterne ou tend les bras. Dans la mesure où il abandonne la pensée intuitive et se cantonne dans la pensée rationnelle (nécessairement discursive), il perd le sens du mystère et néglige l'art du geste. Dans le monde d'aujourd'hui, raisonneur et bavard, l'art du geste serait définitivement perdu s'il ne subsistait chez quelques privilégiés, dans des domaines fort différents, à savoir chez les enfants, chez les Orientaux et dans la liturgie¹.

L'enfant trouve le geste spontanément, l'Oriental l'hérite de ses ancêtres; si l'Église l'impose au célébrant, fût-il Occidental cérébral et disert, c'est que dans la liturgie le geste et l'attitude antérieurs aux paroles ont une importance primordiale : ils sont véhicules du mystère. Les formules liturgiques varient d'un rite à l'autre, mais la structure générale de l'action, les attitudes et les gestes traduisent toujours la même vérité. Coupé de ses racines, qui sont l'élan spontané et l'usage traditionnel, le geste liturgique peut paraître étrange, conventionnel et suranné, mais il faut le rapprocher des mœurs orientales et des improvisations des enfants pour voir combien il plonge profondément tout à la fois dans la tradition biblique et dans la nature de l'homme. Pour nous en convaincre, allons faire un tour chez les enfants.

En voici une vingtaine, debout, silencieux dans une classe

1. Il y a bien la danse et le drame, mais dans la danse le geste n'est pas véhicule de pensée : dans le drame, il accompagne la parole, mais ne la remplace pas. Uniquement dans les domaines nommés, le geste va plus loin que la parole. « Selon toi, qu'est-ce que l'homme ? » demande l'Occidental à l'Arabe. Et celui-ci, approchant la main de la bouche, souffle sur la paume étendue. Geste qui est un poème. Poésie pure s'il en fût. Elle a son équivalent dans le domaine religieux : le geste liturgique, prière pure.

obscurcie. Un petit nouveau de deux ans les regarde de tout ses yeux. Ils récitent à voix basse quelques versets de psaume en les accompagnant de gestes et se replongent dans le silence. Alors, le petit nouveau, spontanément, sans rien dire, se met à genoux et se prosterne. L'atmosphère de prière lui a fait retrouver l'attitude hiératique d'adoration.

Cette attitude est toujours en usage chez les Orientaux, chrétiens ou non. Les Arabes précisent que le corps en prière doit avoir sept appuis : pointes des pieds, genoux, paumes, front. Ne peut-on pas supposer que cette attitude leur vient de la nuit des temps, peut-être d'Abraham ? Nous lisons dans la Genèse que, voyant trois hommes, Abraham courut au-devant d'eux et se prosterna en terre, car il avait reconnu en eux le Seigneur (Gen., xviii, 3). C'est l'attitude révérentielle par excellence. On la retrouve tout au long de l'Ancien et du Nouveau Testament comme expression d'adoration, de gratitude ou de supplication. Ainsi, l'aveugle-né, apprenant qu'il se trouvait en face du Fils de Dieu, se prosterna pour l'adorer (Jean, ix, 38).

Dans la liturgie romaine, la prosternation a été remplacée, à l'époque de Charlemagne, par l'agenouillement. On l'a conservée seulement pour l'adoration de la Croix, le vendredi saint.

Très impressionnante, à la messe d'ordination, l'attitude des diacres étendus face contre terre est d'un tout autre style et a une signification différente. Elle n'a plus la grâce du salut révérentiel, mais la raideur de la mort. N'y a-t-il pas lieu de faire un rapprochement entre cette attitude et l'usage byzantin de chanter l'office des morts pour l'ordination du diacre ? Elle rappelle la coutume monastique, aux prises d'habit, qui veut que les novices s'étendent sur le sol, la face contre terre, et parfois recouverts d'un linceul. Celui qui se donne à Dieu meurt au monde pour vivre d'une vie nouvelle. La mort et la résurrection, voilà le thème principal de toute la liturgie.

Revenons chez les enfants. En voilà un qui, pris de désespoir, pleure, crie, trépigne. Puis, subitement, devant l'évidence de l'irréremédiable, s'écroule sur le sol et, recroquevillé, la tête sur le coude, sanglote en silence. Il ne résiste plus, il s'abandonne à plus fort que lui. Ne le touchez pas, laissez-le pleurer à même la terre : sa révolte est en train de fondre, de se transformer en résignation. Tout à l'heure, il se relèvera, apaisé. Ces alternances sont inévitables dans la vie. Les crises de révolte conduisent parfois au parfait abandon. L'état d'abandon suprême de l'homme qui n'oppose plus de résistance aux exigences de Dieu se traduit chez les Chartreux par une attitude toute semblable à celle de l'enfant désespéré. A la messe, pendant tout le canon, les Chartreux restent pelotonnés par terre sur le côté droit, enroulés dans

leur coule blanche, la tête sur le bras replié, « blottis dans leur stalle comme un petit chien dans sa niche », me disait un habitué de la Chartreuse.

Tu m'as séduit, et je me suis laissé séduire.

Tu m'as saisi, tu m'as vaincu (Jér., xx, 7).

Non moins pathétique, encore qu'un peu raide, est la *venia* des Dominicains : attitude de supplication, de repentir, demande de pardon, elle consiste à s'étendre sur le côté droit, ayant saisi le scapulaire pour y poser la tête.

Mon âme adhère au sol, fais-moi revivre (Ps. cxix, 25).

Notre ventre est collé au sol. Lève-toi, viens à notre aide.

(Ps. xliv.)

Le geste de l'*Agnus Dei* devient infiniment expressif à qui a assisté à la scène suivante : un enfant inanimé est étendu dans la rue, à côté de lui sa mère en pleurs n'arrête pas de se frapper la poitrine à grands coups. Elle l'avait envoyé faire une course pour s'éviter une peine, une auto l'a renversé. N'est-ce pas un sentiment de culpabilité qui s'exprime dans le même geste fait par le prêtre à l'*Agnus Dei* ? « Toi qui as souffert pour moi, qui est mort par ma faute... » Ce que ses lèvres n'expriment pas, le geste le dit.

L'attitude habituelle de la prière, selon la tradition judéo-chrétienne, est la station debout :

Lorsque vous serez debout pour prier,

Si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez.

(Marc, xi, 25.)

C'est l'attitude de l'attention : « Tiens-toi sur tes pieds et je te parlerai », dit la voix de la vision à Ézéchiël (ii, 1). Et quand Daniel, frappé d'étourdissement à la suite de la vision, reste prosterné, face contre terre, l'ange le touche et le fait tenir debout (viii, 18).

Les chrétiens des premiers siècles priaient habituellement debout. Ils se mettaient à genoux en signe de pénitence². Dans les

2. Ils se tenaient debout, devant le Christ qu'ils représentaient assis sur un trône de gloire, tandis que nous suspendons le Christ à la Croix et nous installons en face de lui sur des chaises.

Le crucifix date du XII^e siècle; le banc est encore plus récent, la chaise tout à fait moderne. Dans les basiliques romaines il n'y a ni bancs ni chaises.

fresques des catacombes, les orantes ont les mains levées. Ce geste rappelle de nombreux passages des psaumes.

Je lève vers Toi mes mains,
Et mon âme, comme une terre desséchée, soupire après Toi.
(Ps. CXLIII, 6.)

Au jour de ma détresse, je cherche le Seigneur.
La nuit, mes mains sont étendues sans se lasser.

(Ps. LXXVII, 3.)

Pendant la messe, le célébrant seul lève les mains : semblable à Moïse sur la montagne, identifié au Christ sur la Croix, il est le médiateur entre le peuple et Dieu.

L'enfant, lui aussi, tend les bras pour appeler au secours, mais le geste traditionnel de la prière n'est pas celui de l'enfant. C'est celui du vaincu montrant ses paumes désarmées au vainqueur. Geste conventionnel si l'on veut, mais d'une convention millénaire que les vaincus de tous temps retrouvent au moment tragique. Lors de la Libération, j'ai vu un film d'actualité qui montrait les Allemands se rendant aux Alliés. Ils sortaient de leur cachette, courbés, les deux mains sur la tête, puis se redressaient, les mains levées, les paumes bien visibles. Le jour même, je tombais dans Jérémie sur le passage suivant :

Toi aussi, tu sortiras d'Égypte les mains sur la tête (II, 38).

Ce geste-là n'est pas entré dans la liturgie : l'autre, celui des paumes levées, est le geste classique de la prière dans toute la tradition judéo-chrétienne. L'Arabe (qui représente une phase primitive de la tradition hébraïque) tient les mains levées à la hauteur des oreilles, les paumes tournées en avant. Les Dominicains sont restés fidèles au même usage, qui exprime si bien la reddition à Dieu, tandis que les paumes tournées l'une vers l'autre n'expriment plus rien du tout.

C'est encore chez les Arabes qu'on peut voir le geste de l'accolade dans tout son élan spontané. Les amis se serrent mutuellement dans les bras et déposent un baiser sur l'épaule l'un de l'autre. Le mot accolade est d'ailleurs inexact, car on ne saisit pas l'ami par le cou, mais par les bras. C'est donc un embrassement plein de retenue et de respect. Telle doit être l'origine du baiser de paix liturgique. Non pas baiser moderne, familial et vulgaire sur la joue, mais sur l'épaule. Ce geste ancien est encore en usage en Pologne, où je l'ai toujours vu faire aux religieuses, parfois à de vieux messieurs et à des paysans pleins de dignité.

Si l'accolade est toujours expressive, que dire de l'accolade à

genoux! Elle est saisissante. Aucune parole ne pourrait rendre aussi bien le respect, l'affection, le repentir et le pardon mutuel. En voyant pour la première fois des membres du clergé de rite byzantin se donner l'accolade à genoux, à l'entrée du Carême, je me demandais ce que ce spectacle me rappelait et où je l'avais vu auparavant. Il me rappelait un passage des Actes des Apôtres. Paul, à Milet, envoya chercher à Éphèse les anciens de l'Église et leur fit un long discours qui se terminait par les paroles de Jésus-Christ : « Il vaut mieux donner que recevoir. »

Après avoir parlé ainsi, il se mit à genoux et il pria avec eux tous. Et tous fondirent en larmes, et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient (Act., xx, 16, 37).

Et où l'avais-je vu? — Comme tout le monde, en peinture, dans le *Paradis* de Fra Angelico. Il faut croire que le geste était encore courant en Occident, au Moyen-Age, tout au moins chez les moines.

C'est en effet chez les moines que l'on retrouve le plus d'usages anciens conservés depuis la fondation de leur Ordre, usages hérités des premiers chrétiens venus d'Orient et que d'autres Orientaux ont gardés dans leurs mœurs familiales et sociales. Il en va ainsi, par exemple, du salut à mi-corps, habituel chez les Arabes et toujours pratiqué par les Dominicains; de l'habitude de dissimuler les mains dans les manches ou sous le scapulaire; enfin de ce geste exquis par lequel on exprime sa respectueuse affection au supérieur en baisant le bord de sa robe.



L'attitude corporelle a un rôle primordial dans la formation religieuse. Non seulement elle traduit les dispositions de l'âme, mais elle suggère le mystère, elle y fait pénétrer, elle le fait saisir dans la nuit de la foi. Quand on néglige l'attitude, le sens même du mystère s'émousse et la foi s'affaiblit.

Considérons maintenant le geste non plus comme expression d'attitudes intérieures, mais comme symbole de mystères de la foi, et arrêtons-nous au symbolisme des gestes liturgiques dans les sacrements, notamment dans le baptême. Pour les comprendre, il faut remonter aux origines et une fois de plus recourir à ceux qui ont gardé la coutume ancienne.

Au début, et jusqu'au X^e siècle en Occident, le baptême était conféré par immersion. Les chrétiens d'Orient sont restés fidèles à cet usage; il faut aller voir chez eux comment les choses se passent.

L'enfant qu'on présente au baptême est bien enveloppé, mais nu. On rabat les langes, et le prêtre le saisit par la figure (le pouce et l'annulaire bouchent les oreilles, la paume ferme les yeux, le nez et la bouche); d'un geste rapide, il le plonge dans l'eau tout entier, avec la tête, vivement le sort et le replace dans ses langes. Cela n'a duré qu'un clin d'œil, mais l'enfant a littéralement étouffé sous l'eau; figure saisissante de la mort. L'eau baptismale lui a conféré une vie nouvelle. Mort au péché, vivant par la grâce, le chrétien doit vivre dorénavant à Dieu en mourant à lui-même. Saint Paul dit :

Tous les jours, je meurs,
Quotidie, morior (Rom., xv, 31),

mais cette mort est gage de vie :

Car vous êtes morts,
 Et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

(Samedi saint, Épître Col., iii, 14.)

Tel est le sens du baptême symbolisé par l'immersion³.

3. Je me permets de reproduire ici ce que j'ai écrit dans *L'éducation de l'homme conscient*.

Ce caractère de corporéité particulièrement frappant dans l'Eucharistie reste apparent dans tous les sacrements. C'est toujours un geste corporel qui symbolise, résume et actualise l'œuvre de l'Esprit de Dieu sur l'esprit de l'homme...

Dans tous les sacrements il y a transmission d'une vertu spirituelle par un contact corporel et par l'emploi d'une substance matérielle. Toutefois ces deux éléments indispensables font défaut, dirait-on, dans deux sacrements : le mariage et la pénitence.

Dans le mariage, la matière est fournie par l'union des corps qui symbolise l'union des âmes; elle est ratifiée par un rite qui est de plus en plus envahi par des accessoires mondains : anneaux, robe blanche, etc., et n'extériorise plus la réalité spirituelle. Sauf en Pologne. Là on a conservé l'usage d'un geste symbolique : les époux se donnent la main et, autour de leurs mains réunies, le prêtre enroule l'étole comme pour les attacher, les lier ensemble.

Dans le sacrement de pénitence, le contact corporel ne se fait pas comme dans les autres sacrements. Il n'y a pas d'imposition des mains. Le confessionnal le rend impossible*.

Mais rappelons-nous que le confessionnal a été introduit en Occident au Moyen-Age. L'Orient chrétien ne l'a pas adopté, et la confession

* Ceci n'est pas tout à fait exact. Le rituel de la pénitence comporte toujours l'imposition de la main; ce geste ne requiert pas nécessairement le contact et n'est donc pas empêché par le confessionnal : on voit, à l'ordination des prêtres, une imposition des mains qui comporte d'abord le contact et se poursuit sans contact, par le simple geste de la main levée (N.D.L.R.).

Le symbolisme du geste sacramentel, si transparent dans le rite du baptême, est beaucoup plus difficile à saisir dans le déroulement de la messe. C'est que la messe est une action complexe, qui comporte, en plus d'un geste essentiel, beaucoup de gestes accessoires. Il importe cependant de ne jamais oublier qu'ici aussi il s'agit de vie et de mort : de vie éternelle acquise par la mort du Christ.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez à ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (I Cor., XII, 24).

Le geste essentiel de la messe est celui par lequel le Christ au Cénacle, anticipant sa mort, donnait la vie. A la messe, ce geste se renouvelle en deux temps : la consécration et la communion. Séparer les deux pour des raisons pratiques, c'est se soustraire au mystère auquel le chrétien est appelé à participer⁴. Participer, et « activement », selon l'expression de Pie X. Pour

telle qu'on la pratique chez les Byzantins porte très nettement l'empreinte du christianisme primitif. Voici quel est le rite.

Pénitent et confesseur se tiennent debout devant un pupitre sur lequel est posé un crucifix. Le confesseur commence par une longue formule où il rappelle la clémence de Dieu envers les pécheurs repentants, tels que Manassé (ce rappel biblique est une marque indéniable d'ancienneté). L'accusation terminée, le pénitent s'incline profondément, le prêtre lui couvre la tête du pan de sa large étole (*epitrachilion*) et pose les mains dessus pour réciter la formule d'absolution. (Le pénitent ne récite pas d'acte de contrition. Celui-ci est d'ailleurs de composition récente. Il est invité à dire seulement : « Seigneur aie pitié de moi, pécheur. »)

Telle devait être la coutume dans l'Église latine avant le Moyen-Âge, car on en retrouve un vestige en Pologne, malgré l'introduction du confessionnal. (Ici aussi la seule formule qu'on suggère est celle de l'Évangile : Aie pitié de moi.) La confession terminée, le pénitent se place sur le devant du confessionnal et baise l'étole que le prêtre lui tend. Cette coutume, non codifiée, et même découragée, souvent considérée comme superstitieuse, devient compréhensible à la lumière de la tradition byzantine. Alors elle apparaît infiniment vénérable et chargée de sens.

4. Il m'est arrivé de me trouver dans une église où quatre messes étaient dites simultanément à cinq minutes d'intervalle. A chacune, le servant agitait une sonnette. Au milieu de ce tintamarre, toutes les dix minutes, un prêtre sortait de la sacristie en surplis, sonnait la grosse cloche, donnait l'absolution et distribuait la communion sans égards à ce qui se passait à l'autel. Où est dans ce cas la participation au sacrifice ? La communion devient dévotion privée. Aucun prêtre ne souscrit à pareille hérésie de gaité de cœur, mais que doit-il faire quand les fidèles lui assurent ne pouvoir absolument pas venir à l'église pour plus de dix minutes. Ne manque-t-il pas quelque chose dans l'éducation religieuse de ces fidèles ?

ce faire, le fidèle n'a pas de meilleur moyen que de s'associer au célébrant en modelant ses attitudes sur les siennes. Car le prêtre à l'autel est à la fois remplaçant du Christ, médiateur entre le peuple et Dieu et modèle de prière. Autour du geste essentiel qu'il fait en mémoire du Christ et au nom du Christ, il exécute un nombre considérable de gestes accessoires destinés à symboliser les attitudes d'âme des fidèles.

Il se tient debout en signe d'attention.

Il se déplace en signe d'obéissance.

Il joint les mains en signe de demande.

Il les tend en signe de reddition.

Il incline la tête en signe de révérence.

Il ploie le corps en signe de repentir.

Il plie le genou en signe d'adoration.

Il baise l'autel en signe d'amour.

Il évoque la mort du Christ en dessinant la croix.

Pour participer activement à la messe, le fidèle doit, à l'exemple du prêtre, faire prier son corps. Bien sûr, se tenir debout, les mains jointes, les yeux fixés sur l'autel est fatigant. La prière a toujours été une fatigue. Isaïe disait :

Fortifiez les genoux défaillants

Et affermissiez les mains languissantes (Is., xxxv, 3),

mais cette fatigue est nécessaire, inhérente à la prière, elle est l'effort que fait l'homme pour monter à Dieu. A la messe, elle est la condition requise pour entrer dans le mystère de la mort et de la vie. Considérer la messe comme une activité cérébrale, comme une fête pour les sens ou comme le coude à coude joyeux d'un peuple grégaire, c'est oublier qu'elle est avant tout le mystère en acte. Elle n'est pas célébrée en fonction du peuple ni à sa mesure; mais, célébrée pour Dieu, elle éduque le peuple en fonction du mystère et l'oblige à dépasser sa mesure pour rejoindre Dieu par le Christ.

En imposant au prêtre des attitudes hiératiques, en faisant prier son corps par les gestes, la liturgie introduit l'homme dans le mystère de l'Homme-Dieu, et elle fait du monde entier — matière et pensée — le signe et le symbole de l'Esprit.

HÉLÈNE LUBIENSKA DE LENVAL.